

nour. Elle demeura si tremblante qu'elle ne put quitter son fauteuil pour se porter au-devant de ses hôtes.

—Allez embrasser cette *dame*, dit Napoléon à l'enfant, qui comptait alors trois ans.

Très gentiment et avec beaucoup de tendresse, le petit prince alla nouer ses deux bras autour du cou de Joséphine qui le serra sur son cœur dans une longue et muette étreinte.

Debout, les bras croisés sur la poitrine, l'empereur, retiré dans l'embrasure d'une fenêtre, regardait ce tableau touchant.

Joséphine portait une longue chaîne d'or, à laquelle, selon la mode de l'époque, étaient suspendues un grand nombre de breloques. L'enfant se mit à jouer avec ces bijoux et Joséphine, afin qu'il put les manier plus à son aise, détacha la chaîne pour la lui donner.

—Vous êtes bien bonne, remercia le petit prince, charmé de tant de complaisance, et je veux que vous veniez avec nous à Paris.

On peut aisément se figurer l'attendrissement profond de la pauvre femme mais l'empereur, redoutant une scène, vint s'emparer de son fils en lui disant :

—Il se fait tard, Sire. Embrassez la bonne dame, car, il faut partir.

Le petit roi de Rome embrassa "la bonne dame" avec tant de grâce et d'affection qu'elle ne put retenir ses larmes davantage.

—Venez avec moi, dit l'enfant. C'est très beau chez nous et vous ne pleurez plus.

—Cela ne se peut, soupira tristement Joséphine.

—Et pourquoi? fit l'enfant, relevant d'un geste de défi sa petite tête blonde, si l'empereur et moi le voulons!

Napoléon se hâta d'abrégé cette conversation en emmenant l'enfant, qui, à la porte du salon, se retourna encore pour envoyer du bout de ses doigts roses un baiser gracieux à la pauvre abandonnée.

Ce fut la première et unique rencontre de Joséphine et du roi de Rome.

FRANÇOISE

Pour les femmes, la douceur est le meilleur moyen d'avoir raison.

MME DE FONTAINES.

## MEDECINS ET MALADES

J'ai eu l'avantage, au pays d'où je viens, de familièrement connaître divers membres du corps médical. Une étroite amitié me lie encore à deux d'entr'eux, devenus illustres, et continuant à me tendre fréquemment la main par dessus l'océan qui momentanément nous sépare. J'ai pu ainsi, au cours d'une période de vingt ans, apprécier les mérites, j'allais dire les vertus, de quiconque se considère comme réellement voué à la pratique de l'art de guérir. Des observations très suivies m'ont dicté ces conclusions:

Le médecin, *digne de ce nom*, doit être un pu ts de science et augmenter sans cesse son savoir en s'appliquant aux études les plus variées.

Du jour où il entre dans la carrière, l'abnégation de lui-même et des siens devient son *credo*; il ne s'appartient plus.

Les dangers et les périls, nullement imaginaires, auxquels il se verra constamment exposé, ne lui serviront jamais d'excuse pour refuser son concours; on le taxera de couardise si, simplement, il paraît hésiter.

Le travail le plus ardu, souvent rebutant, sans trêve aucune, la nuit comme le jour, sera sa loi, le repos lui étant interdit tant que se manifestent les appels.

Il recevra cinq fois sur dix la récompense matérielle de ses peines, et n'évitera pas toujours l'ingratitude.

Sa main restera journallement ouverte au profit des besogneux; les pauvres compteront sur sa bienfaisance et sa générosité, sans regarder à la modicité de ses ressources.

Et, quand cassé par l'âge et les fatigues, la lutte deviendra impossible, il aura à peine conquis une modeste aisance, l'obligeant à vivre dans l'isolement et à s'imposer plus d'une privation.

Devant une perspective aussi peu séduisante, les rangs ne s'éclaircissent pas pourtant, et le nombre des courageux qui se consacrent au soulagement des infirmités humaines, va au con-

traire grandissant. Leurs efforts pour distancer leurs devanciers, leurs tentatives pour perfectionner les procédés connus, pour arracher à la nature des secrets jusqu'ici jugés inviolables, ne subissent ni arrêt, ni entrave, et leurs résultats tiendront bientôt du prodige, couronnés de réussites atteignant le merveilleux.

Tous les centres civilisés possèdent une corporation de médecins irréprochables au point de vue du dévouement et des capacités. Les quelques empiriques et les rares charlatans essayant de s'introduire dans ce milieu recommandable, ne parviennent pas à égarer l'opinion, à affaiblir l'estime concédée aux vrais élus. La grande ville de Montréal et ses alentours peuvent se dire, à cet égard, aussi bien partagés que les cités populeuses des deux mondes. Les praticiens éclairés, experts, empressés, consciencieux, charitables et bons, n'y font point défaut, et la considération qui les entoure est un sûr garant de leur valeur, de leurs qualités.

Je voudrais m'en tenir à ces déclarations, formulées en toute sincérité, avec une profonde conviction, et rien ajouter qui pût en amoindrir la portée. Pourtant, l'intérêt du public souffrant me semblant en cause, je me risque à modestement exprimer mon sentiment sur un usage très généralement suivi en ces contrées par ceux qui donnent leurs soins aux malades, et que je me permets de trouver radicalement opposé au but à atteindre. Je veux parler de l'habitude, adoptée par les médecins de la localité, de formuler leur diagnostic en présence des intéressés eux-mêmes, sans déguisement, sans ombre d'atténuation.

C'est bien connu ici: au chevet des clients comme dans le cabinet, l'homme de l'art ignore les détours. Fort nettement, sans ambages, il divulgue la situation, telle qu'il la constate après examen, se préoccupant médiocrement de l'effet produit par la vérité trop crüe sur celui qui l'écoute. Peu im-